

Thea Giglio

L'instant T, pour toujours

[C]'était donc ça, encore une fois ça.¹

1. Un musée vide.
Un musée d'art contemporain vide.
Imaginons ça comme ça, oui.
Un musée d'art moderne et contemporain vide, qui flotte dans le vide, au-dessus d'une ville, cet après-midi-là, célèbrement déserte aussi.
L'artiste le traverse, ce musée, elle le découpe dans tous les sens.
Elle a tout arrangé pour être seule dans le musée ce jour-là.
Elle y fait du roller.
Elle écoute de la musique.
Elle dessine des huit, impeccables, à toute allure, de salle en salle.
Il n'y a plus rien dans ce musée.
Il n'y a qu'elle, qu'elle qui le cisaille, chirurgienne, lames aux pieds, quatre étages, plus rien.
Dans la lévitation permanente qu'implique cette vitesse, l'arrêt total de la gravité du monde à cet instant à elle, implacable, irremplaçable, elle trace vers la prochaine porte, la prochaine chute libre, le prochain espace d'exposition du grand bâtiment vide aux murs blancs comme le ciel ce jour-là.
Cela dure dix-huit minutes.
Cela dure pour toujours.
C'est le dernier moment avant que ce musée ne change, ne disparaisse.
Aux yeux d'elle qu'il ne meurt.
Alors elle filme.
Elle filme, Théa Giglio, et plus tard, elle dit : peut-être que personne ne verra jamais ce film.
C'est le fragment de la fin d'une histoire.
Qu'elle enlève à l'oubli et fait sien, son reflet, l'infini.
La vie de ce musée devient sa vie à elle.
La mort de ce musée devient sa mort à elle.
Puisqu'elle le décide, notre mort à nous aussi.
C'est sa pratique. C'est ça, sa pratique, ce sublime, qu'elle nous impose.
Étudier ce souffle parallèle au visible.
Accepter l'inconcevable invitation qu'à demi-mot nous fait le vide.
Aller.
Revenir.
Elle attrape la vie au vol et se sauve avec.

2. Il y a deux hémisphères dans le travail de Théa Giglio. L'un sentimental, l'autre conceptuel. Analytique, on pourrait dire, intellectuel, en dialogue avec l'histoire de l'art, ses documents, ses références. Un formalisme, rationnel, très réfléchi, comme un meuble avec beaucoup de rangements, logique, obsessionnel, précis, cérébral, et en face, cet océan, ce sentiment océanique. Mais les deux se mêlent, c'est impossible de séparer, parfois même de distinguer, dans le travail de Théa Giglio, un hémisphère de l'autre.
C'est ça le problème.
Je dirais même ici et là que son travail est lyrique. Qu'il s'envole, complètement hanté, par l'émotion, par le passé, l'immanence. Par elle-même si vous voulez. Le vent, les marées. Elle voit, elle a une capacité hors normes à voir, subjectivement, ce qu'on ne voit pas, objectivement, à nous dire, regardez, regardez mieux, regardez encore une fois. Souvenez-vous. N'oubliez pas.
Vous ne le savez pas encore mais vous le saviez déjà.
Elle aurait pu être danseuse étoile, faire carrière de chanteuse soliste, elle a peint Vermeer, c'est un peu déboussolant. Elle a étudié l'architecture, avant l'art, et aujourd'hui, pour vivre sa vie, elle photographie des expositions, des dizaines, des centaines d'expositions, ce qui est tout ça à la fois.
Elle ramasse des parois fracassées qu'on jette, des débris de musée comme des oiseaux blessés, les fantômes de l'art contemporain au passage. Elle s'obstine à faire exister ces traces, à leur donner ce statut-là, absurde, arbitraire, ce statut d'être, ce statut d'œuvre, cette étrange immortalité qu'on rencontre peut-être uniquement dans les espaces d'exposition.
Ce qui est les tuer aussi quelque part.
Je ne sais pas. C'est faire abstraction, leur faire faire abstraction. Leur faire contenir un monde. C'est en prendre soin, mais un soin compliqué, un soin par le silence, qu'on peine à percevoir, parce qu'il donne à l'objet une voix, et la voix de l'objet ne dit pas comme on dit nous, elle dit, du fait même que vous êtes là, vous ne serez plus, demain, plus rien que cette poussière sur mes épaules, que l'artiste soulève en passant, vous serez une image, loin, loin dans le passé, tout sera loin, vous ne serez rien.
D'ici-là bon voyage.
C'est vrai, oui. Elle dit ça aussi. Le travail de Théa Giglio nous dit ça aussi. Vous allez bientôt mourir. D'ici-là, bon voyage.

Varun Kumar

¹ Extrait du texte du 25^e écran de l'installation *D'Est*, de Chantal Akerman, telle que présentée dans sa rétrospective au Jeu de Paume à Paris durant l'hiver 2024-2025, *Travelling*.